



Regards croisés de René Descartes et Gaston Bachelard sur l'évidence première

EBA Koffi

Université Alassane Ouattara d Bouaké

Résumé : L'évidence, en tant qu'une chose qui se présente à l'esprit avec clarté et distinction, est diversement perçue chez certains auteurs. À travers cette étude comparative sur la place et le rôle de l'évidence première dans les philosophies de Descartes et Bachelard, il ressort qu'ils sont diamétralement opposés. Alors qu'en fondant sa méthode sur le doute méthodique Descartes situe l'évidence à la fin du processus comme un critère de vérité indubitable, Bachelard la place au début en vue de la détruire, mieux, de la dialectiser parce qu'elle constitue un obstacle épistémologique que la dialectisation permet de surmonter pour emprunter le chemin du progrès scientifique. De ce fait, il se place indiscutablement à l'antipode de Descartes.

Mots clés : Dialectisation, doute méthodique, évidence, obstacle, rupture épistémologique

Subject : « Crossed perspectives of René Descartes and Gaston Bachelard on first evidence. »

Abstract : Evidence, understood as something that presents itself to the mind with clarity and distinctness, is perceived differently by certain authors. Through this comparative study on the place and role of the first evidence in the philosophies of Descartes and Bachelard, it emerges that they are diametrically opposed. While Descartes, by grounding his method in methodic doubt, places first evidence at the end of the process as a criterion of indubitable truth, Bachelard situates it at the beginning in order to dismantle it, or better, to dialecticize it, because it constitutes an epistemological obstacle that dialectization helps to overcome in order to follow the path of scientific progress. Thus, he unquestionably stands at the opposite end of Descartes.

Keywords : Dialecticization, methodic doubt, evidence, obstacle, epistemological break

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo>.



1.Introduction

L'évidence est définie comme la certitude immédiate par laquelle nous percevons clairement et distinctement les choses en nous et hors de nous. En effet, pour André Lalande, « une proposition est évidente si tout homme qui en a la signification présente à l'esprit, et qui se pose expressément la question de savoir si elle est vraie ou fausse, ne peut aucunement douter de sa vérité. » (A. Lalande, 2016, p. 310). On pourrait donc affirmer, au regard de cette définition, que les données sensibles perçues sont évidentes et sources de vérité vu qu'elles peuvent être reçues unanimement. Et l'expérience fait de ces données les premières perceptions évidentes ce qui fait que leur immédiateté les fait passer pour une évidence première. Malheureusement, Platon n'entend pas les choses de cette manière, lui qui fait de l'évidence des données sensibles une source d'erreur dans la mesure où, pour lui, ce sont les ombres qui sont prises pour la réalité.

Contre cette conception, René Descartes affirme la possibilité d'accéder à une vérité fondée sur l'évidence de la reconnaissance de l'être pensant en tant que réalité existentielle. Cette déduction qui se présente à l'esprit de Descartes comme une vérité indubitable donne une position favorable à l'évidence première chez lui. Ceci n'est apparemment pas du goût de Bachelard pour qui l'évidence mérite d'être détruite car elle porte les germes de l'expérience première qui est un obstacle épistémologique.

Au regard de ces positions contradictoires se pose le problème suivant : Quelle place l'évidence première occupe-t-elle dans la quête de la vérité chez Descartes et Bachelard ? Ce problème principal appelle les problèmes secondaires ci-après : Dans quelle mesure le doute méthodique de Descartes résiste-t-elle à l'évidence ? Par ailleurs, en quoi la dialectisation de l'évidence par Bachelard conduit-elle à la vérité ? Ces différentes questions sont suscitées par les hypothèses suivantes : L'hypothèse principale évoquerait une opposition explicite entre Descartes et Bachelard en ce qui concerne la place et le rôle de l'évidence première dans le processus d'acquisition des connaissances. De cette hypothèse principale découle les hypothèses secondaires dont l'une suppose, d'une part, que Descartes part du doute à l'évidence comme critère d'affirmation de vérité indubitable. Ainsi cette évidence se révèle comme un point d'achèvement du processus de connaissance chez lui. D'autre part, l'autre suppose qu'à l'opposé de Descartes, Bachelard détruirait l'évidence première pour amorcer l'investigation scientifique en vue de la vérité scientifique.

Pour apporter un éclairage sur toutes ces préoccupations nous avons opté pour les méthodes historique, analytique et critique. Celles-ci nous permettront de développer notre

argumentation en nous appuyant sur un plan qui se présentera en trois parties. Dans la première partie, nous mettrons en exergue le rapport entre le doute méthodique et la première évidence chez René Descartes. Dans la deuxième partie, nous mettrons en relief la relation entre la rupture épistémologique et l'évidence chez Gaston Bachelard. Et nous finirons, dans la troisième partie, avec la place de l'évidence dans la quête de la vérité chez chacun de ces deux auteurs. Celle-ci servira d'occasion pour mettre à nu l'opposition entre Descartes et Bachelard sur la place et le rôle de l'évidence dans la quête de la vérité.

2. Le doute méthodique et la première évidence chez René Descartes

Le doute est conçu comme la situation de manque de certitude ou d'absence d'assurance ferme en face des réalités qui se présentent à l'esprit de l'homme. Il met l'homme dans une posture de remise en cause qui laisse percevoir chez le douteur une crise de confiance. De ce point de vue, il apparaît sous un aspect négatif. Contrairement à cette conception pessimiste qui revêt une dimension négative du doute, Descartes le valorise en faisant de ce doute une véritable méthode pour la quête de la vérité. Pour Descartes ce doute ne doit s'arrêter que lorsqu'apparaît une connaissance indubitable, celle qui se présente comme la première évidence. Ainsi l'évidence se présente comme un critère de vérité incontestable qui met fin à toute incertitude. C'est pour cette raison que le doute cartésien devient une véritable méthode d'analyse philosophique.

2.1. Le doute comme fondement de la méthode cartésienne

Rationaliste indiscutable, Descartes met la raison, qu'il nomme aussi bon sens ou la faculté de bien juger, à l'épreuve de l'acquisition de la connaissance car si pour lui « le bon sens est la chose d monde la mieux partagée » (R. Descartes, 1965, p. 34), la dotation naturelle et universelle de cette faculté des hommes ne suffit pas pour accéder à la véritable connaissance, d'où la nécessité de son bon usage. Et cela parce que :

La diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car le principal est de l'appliquer bien » (R. Descartes, 2010, p. 34).

De cette citation de Descartes, on doit comprendre que nos différences dans les raisonnements ne viennent pas de différents degrés de possession de la raison, mais plutôt de la manière de l'utiliser. Pour ce faire, il apparaît nécessaire de prendre des précautions qui consistent à remettre en cause les informations apparentes pour les creuser suffisamment. Et c'est cette

démarche de remise en cause des données superficielles que l'on nomme doute méthodique ou hyperbolique chez Descartes.

En effet, pour lui, il est impérieux de rejeter les connaissances qui ne lui paraissent pas probantes ou évidentes : « je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne restait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. » (R. Descartes, 1965, p. 54). Il ne s'agit donc pas d'un doute sceptique, celui qui consiste à rejeter tout sans véritable raison apparente parce qu'on pense que l'esprit humain ne peut accéder à aucune véritable connaissance. Ce doute cartésien est la remise en cause des données apparentes qui vise une vérité indiscutable, celle qui est reçue de façon claire et distincte ; en un mot, une vérité évidente fondée sur la rigueur mathématique telle que le témoigne Huisman : « Descartes a formulé une méthode universelle inspirée de la rigueur mathématique et de ses longues chaînes de raisons. » (D. Huisman et A. Verges, 2010, p.103). D'ailleurs, cette méthode est un examen approfondi des idées reçues. Cela dit, Descartes met en œuvre une méthode fondée sur l'esprit critique. Il n'est pas question d'un doute qui met fin à toute recherche. Bien au contraire, il s'agit d'une attitude hautement philosophique en ce sens qu'elle est une démarche qui met la raison en mouvement pour la quête de la connaissance. Mieux, le doute méthodique met la raison en route vers la vérité. Et l'efficacité de cette démarche est connue par sa célébrité :

Si cette méthode est devenue très célèbre, c'est parce que les siècles ultérieurs y ont vu le manifeste du libre examen et celui du rationalisme. La méthode n'affirme-t-elle pas l'indépendance de la raison et le rejet de toute autorité ? » (D. Huisman et A. Verges, 2010, p.103)

Si le doute méthodique met le philosophe en mission pour la quête perpétuelle de connaissance indubitable, il ne remet pas en cause l'évidence qui se présente comme l'ultime attente qui constitue le premier principe cartésien des règles établies par celui-ci.

2.2. L'évidence comme premier principe cartésien de la recherche de la vérité

Pour élaborer la méthode à mettre en œuvre par la raison qui cherche la vérité, Descartes a suivi certaines étapes qui lui ont permis d'instaurer des règles ou principes. Ce sont ces principes que l'on doit suivre pour bien conduire sa raison c'est pourquoi Descartes propose qu'on les adopte pour réussir à accéder à la véritable connaissance. Ces principes permettent de bien orienter sa raison et rechercher la vérité dans divers domaines du savoir, notamment en science comme le stipule le titre complet du discours de la méthode. En réalité, le titre complet

de son œuvre est : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et rechercher la vérité dans les sciences*. À ce propos, il élabore quatre règles qui sont les suivantes :

La première de ces quatre règles est appelée la règle de l'évidence. Celle-ci stipule qu'il ne faut admettre « jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » (R. Descartes, 1965, p. 45). De cette citation, on peut retenir que l'évidence bien que reçue comme premier principe cartésien n'en est pas moins le plus négligeable. Bien au contraire, elle donne la certitude qui met fin à tout doute. Autrement dit, l'évidence est une étape de la démarche cartésienne qui résiste au doute. On peut donc dire que, contrairement à Bachelard qui voit l'évidence comme un obstacle épistémologique, Descartes trouve en elle l'aboutissement de sa méthode et le fondement de la première vérité difficile à remettre en cause.

La seconde règle est celle de l'analyse qui consiste à « diviser chacune des difficultés » que l'on rencontre sur le chemin de la quête de la connaissance (R. Descartes, 1965, p. 45). Au demeurant, cette division se présente à l'esprit « en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour mieux les résoudre » (R. Descartes, 1965, p. 45). Mais, contrairement à Descartes, Bachelard estime qu'« il n'y a pas de nature simple, de substance simple ; la substance est une contexture d'attributs. » (G. Bachelard, 2013, p. 152). Toutefois, Descartes ne se limite pas à la simplicité des difficultés. Il s'en sert pour la suite de son travail. D'où la troisième étape.

La troisième est la règle de la synthèse qui consiste à « conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés jusqu'à la connaissance des composés. » (R. Descartes, 1965, p. 46). Autrement dit, il faut évoluer par ordre croissant de complexité. Après celle-ci, on arrive enfin à la dernière étape.

Cette quatrième étape est la règle des dénombrements qui est une revue générale pour s'assurer que rien n'est abandonné involontairement : « Faire des dénombrements si entiers, et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre. » (R. Descartes, 1965, p. 46). Il s'agit d'une révision générale pour se convaincre d'avoir pris en compte tous les éléments nécessaires.

De ce qui précède, on retient qu'en fondant sa démarche sur l'esprit critique axé sur le doute, Descartes élabore une méthode fondée sur une sérieuse analyse, celle qui est approfondie sur les données apparentes en vue d'une véritable connaissance indubitable qui ferait office de vérité. Et cette vérité établie par la première évidence qui s'offre à l'esprit situe l'évidence après

le doute. Elle est même à la fin du processus du raisonnement. En outre, l'évidence première auquel parvient le philosophe n'est pas considérée comme un obstacle épistémologique qui est rejetée puis rectifiée par Gaston Bachelard à travers la rupture épistémologique.

3. La rupture épistémologique et l'évidence première chez Gaston Bachelard

Pour Gaston Bachelard, la connaissance scientifique se forme contre la nature, contre ce qui existe en nous et hors de nous de sorte que celle-ci est en rupture avec toute information d'autorité, notamment celle qui s'impose de prime abord même quand il s'agit d'une évidence première. Il prône une rupture avec celle-ci en ce sens qu'elle constitue un obstacle épistémologique.

3.1. L'évidence première, fondement de l'opinion comme obstacle épistémologique

L'évidence première est considérée par Gaston Bachelard comme une source d'erreur. Elle est, d'ailleurs, le premier obstacle épistémologique qu'il met à nu dans *La formation de l'esprit scientifique* en ce sens qu'elle fonde la certitude de l'opinion. C'est elle qui consolide les préjugés avec lesquels l'esprit préscientifique aborde la formation scientifique : « Quand il se présente à la culture scientifique l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux car il a l'âge de ses préjugés. » (Bachelard, 2011, p.16). De ce fait, les questions visant à remettre en cause ces préjugés sont inexistantes parce que l'esprit préscientifique a une telle assurance que ces préjugés sont considérés comme vrais. En effet, pour un tel esprit, « le monde est sujet à paraître précis, fini, évident. » comme le soutient Bertrand Russell (Russell, 1989, p.180) C'est pourquoi Bachelard ne peut se fier à cette évidence née de l'expérience première. Bien au contraire, pour lui, il faut la dépister pour la rectifier, mieux, « il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. » (Bachelard, 2011, p.16). Ce n'est qu'après la rectification qu'on peut se mettre en chemin pour la quête de la vérité scientifique. Reçue souvent par l'expérience immédiate, l'évidence première ne fonde pas la vérité dans la conception bachelardienne :

D'ailleurs, l'expérience immédiate et usuelle garde toujours une sorte de caractère tautologique, elle se développe dans le règne des mots et des définitions ; elle manque précisément de cette perspective d'erreurs rectifiées qui caractérise à notre avis, la pensée scientifique. » (G. Bachelard, 2011, p. 13)

Il apparaît donc, de ces propos, que l'expérience immédiate ne donne pas lieu à une connaissance approfondie parce qu'elle se contente des informations simples et superficielles. Ces informations ne comportent pas des données rectifiées qui sont les fruits de l'esprit critique. C'est la raison pour laquelle Bachelard estime qu'il faut s'en méfier car « les simples ne sont

point la base définitive de la connaissance ; elles apparaîtront par la suite dans tout autre aspect quand on les placera dans une perspective de simplification à partir des idées complètes. » (Bachelard, 2013, p.153). En termes clairs, la connaissance qui ne franchit pas le cadre de la rectification, qui ne passe pas au crible de l'analyse critique mais qui est fondée sur l'évidence première parce qu'elle découle de l'expérience première n'est pas digne de vérité, scientifiquement parlant. Elle ne peut être qualifiée de scientifique dans la mesure où pour avoir la qualité de connaissance scientifique, il faut que la vérité élaborée résulte d'erreurs rectifiées. En effet, pour Bachelard, « en revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. » (Bachelard, 2011, p.13) Ce qui veut dire qu'une erreur rectifiée peut se muer en vérité.

De ce qui précède, il appert que l'expérience immédiate, et son corollaire d'évidence, n'est pas perçue comme une source de véritable connaissance tant qu'elle n'est pas dialectisée en la soumettant à une rectification. Il ressort donc de cette conception que pour Bachelard, la connaissance scientifique s'élabore contre l'expérience première qui fonde l'évidence. C'est pourquoi, il apparaît nécessaire de la rejeter.

3.2. La nécessité de rejeter l'évidence née de l'expérience première

Au chapitre deux de *La formation de l'esprit scientifique*, Bachelard écrit ce qui suit : « Dans la formation d'un esprit scientifique, le premier obstacle, c'est l'expérience première, c'est l'expérience placée avant et au-dessus de la critique qui, elle, est nécessairement un élément intégrant de l'esprit scientifique. » (G. Bachelard, 2011, p. 27). De cette façon, il nous situe sur la démarche qui fonde la connaissance scientifique en l'occurrence la rupture épistémologique. Celle-ci est donc la méthode qui consiste à rejeter de prime abord la nature et toute donnée immédiate qui n'a pas subi la rigueur de la démonstration et de l'esprit critique. En réalité, la vérité scientifique ne s'acquiert pas dans la spontanéité et l'apparence même quand on a l'impression que les données qui s'offrent à nos sens sont évidentes. D'ailleurs, Bachelard fait plus confiance aux instruments qu'à nos sens. C'est pour cette raison que la vérité scientifique se dresse contre l'évidence que reflète l'expérience immédiate.

Sans la réforme de la nature et de la connaissance immédiate aucune connaissance ne peut être érigée au rang de science : « L'esprit scientifique doit se former en se réformant. Il ne peut s'instruire qu'en purifiant les substances naturelles et qu'en ordonnant les phénomènes brouillés. » (G. Bachelard, 2011, p. 27). L'exemple de l'explication de la cause du tonnerre au XVIIIe siècle que donne Bachelard dans le chapitre II de *La formation de l'esprit scientifique*

laisse percevoir que cette cause est abandonnée au profit des arguments liés aux frayeurs que suscite celui-ci à l'idée que « cette crainte est vaine, on éprouvera le besoin de lui répéter la vieille remarque : quand le tonnerre éclate, le danger est passé, puisque l'éclair seul peut tuer. » (G. Bachelard, 2011, p. 29). Pour ce faire, la connaissance scientifique passe par le mécanisme de construction qui rejette toute évidence du réalisme au profit d'une construction fondée sur la démonstration.

En effet, comme le soutient Dupréel, « une vérité démontrée demeure constamment soutenue non sur son évidence propre, mais sur sa démonstration. » (Dupréel, De la nécessité, *Archives de la Société belge de philosophie*, 1928, p. 13.) De la sorte, aussi évidente que soit une idée tant qu'elle ne résulte pas d'une démonstration, elle ne peut être qualifiée de scientifique au même titre que le simple. D'ailleurs, pour Bachelard l'objet simple ne peut être scientifique : « De même que l'idée claire et distincte est totalement dégagée du doute, la nature de l'objet simple est totalement séparée des relations avec d'autres objets. » (Bachelard, 2013, p. 146). Or pour Bachelard, il n'y a de scientifique que le complexe dans la mesure où la réalité scientifique est conçue comme un ensemble de relations dont la compréhension ne peut être possible dans une saisie immédiate parce qu'elle est apparemment évidente. De ce fait, le réel scientifique doit être saisi comme un tissu ou un réseau de relations. Et dire que le réel est un réseau de relations renvoie au fait qu'on ne puisse le saisir exactement dans sa simplicité de façon évidente comme un élément unique de départ. Autrement exprimé, il est le résultat d'un décodage ou d'une décomposition, mieux, il est perceptible au bout d'un processus d'analyse. De la sorte, il ne peut être reçu dans l'évidence immédiate. En effet, il est important de reconnaître que pour Gaston Bachelard le réel est de nature complexe, il est « un tissu de relations. » (G. Bachelard, 2013, p. 152.) C'est pourquoi il apparaît inconcevable d'appréhender le phénomène au cœur de la simplicité, à moins qu'il soit démêlé ou déconstruit par l'analyse.

Comme en témoigne ces propos : « En réalité, il n'y a pas de phénomènes simples » (G. Bachelard, 2013, p. 152.). Si Bachelard n'admet pas que le réel soit de nature simple c'est parce que, pour lui, le réel scientifique est fait d'éléments en relations ; il est, donc, complexe. Effectivement, ce réel est un assemblage d'éléments hétérogènes dont l'union peut donner l'apparence d'une homogénéité parfaite. Tel est l'exemple des corps purs composés. En fait, un corps pur composé est un corps dont la molécule ou l'édifice est constitué d'au moins deux types d'atomes, tels que l'eau (H₂O), le butane (C₄H₁₀) ou l'acide sulfurique (H₂SO₄). C'est cette union ou cette harmonie qui donne l'apparence de sa simplicité. Sans doute, cette complexité structurelle est imperceptible à l'œil nu parce que le réel est composé d'éléments

infiniment petits. Justement, Gaston Bachelard affirme sans réserve : « Il n'y a pas de nature simple, de substance simple ; la substance est une contexture d'attributs » (G. Bachelard, 2013, p. 152.) Il apparaît que la véritable connaissance scientifique est celle qui est capable de saisir le complexe.

Contrairement à René Descartes pour qui la connaissance est la saisie du simple pour son évidence et sa clarté, Chez Gaston Bachelard c'est par la compréhension de la complexité structurelle que la connaissance scientifique prend tout son sens dans la mesure où celle-ci donne l'occasion de mêler et démêler les différentes composantes du réel. C'est en procédant à cette activité de décomposition que le chimiste pourra révéler les relations entre ces éléments afin de créer les objets. La structure du réel chez Gaston Bachelard est révélée par Jean-Claude Pariente lorsqu'il écrit à propos du concept scientifique en ces termes :

La complexité ne peut apporter la clarté que si elle est le siège d'une authentique coordination notionnelle : le concept scientifique n'a de sens que comme élément d'un corps de concepts au sein duquel il se définit par les relations qu'il entretient avec les autres (J-C. Pariente, 2016, p. 6)

Ainsi, s'il est vrai que le réel n'est pas simple, il est aussi vrai que sa saisie n'est pas simple. Certaines dispositions pratiques sont nécessaires pour sa détermination. C'est pour cette raison que « l'esprit scientifique doit se former contre la Nature, contre ce qui est en nous et hors de nous » (Bachelard, 2011, p.27). De ce qui précède, on doit retenir que l'observation scientifique non seulement n'est pas superficielle, mais elle est aussi et surtout une remise en cause des données immédiates. Cela dit, cette observation est polémique en ce sens qu'elle est toujours en confrontation avec l'existant :

L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant ; elle hiérarchise les apparences ; elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir construit ses schémas. » (Bachelard, 2013, p.16)

De façon explicite, Bachelard n'admet une connaissance qu'il peut qualifier de scientifique que si celle-ci est le résultat d'une construction. Pour lui, tout est construit de façon rigoureuse sur le modèle mathématique, d'où la nécessité d'allier la théorie et l'expérience pour corriger les erreurs de chacune des doctrines que sont le rationalisme et l'empirisme. C'est cette conception qui a fait naître chez Bachelard les expressions de *rationalisme appliqué* et *matérialisme rationnel*.

De ce qui précède, il s'avère que Gaston Bachelard perçoit l'évidence première comme une réalité sur laquelle on ne saurait fonder une véritable connaissance car elle est source

d'erreurs. D'ailleurs, elle constitue un obstacle épistémologique qu'il faut rejeter, sinon, rectifier pour accéder à la vérité. En cela, la place de l'évidence dans la quête de la vérité oppose Gaston Bachelard et René Descartes.

4. La place de l'évidence dans la quête de la vérité : Opposition entre Descartes et Bachelard

Les analyses susmentionnées sur les considérations de l'évidence première permettent de réaliser que pour Descartes elle est un critère de vérité. Une telle conception ne trouve pas l'assentiment de Bachelard qui estime qu'elle est une source d'erreur par conséquent il faut la dialectiser pour pouvoir avancer.

4.1. L'évidence première comme critère de vérité indubitable chez Descartes

Dans son commentaire du *Discours de la méthode*, Denis Huisman écrit : « une idée est claire quand on perçoit tous ses éléments ; une idée est distincte quand on ne peut la confondre avec aucune autre. De tout cela découle le fait que ce qui est évident est indubitable. » (D. Huisman, 1981, p.45) De cette précision définitionnelle découle le fait que l'évidence devienne, pour Descartes, la condition sine qua non de la vérité. C'est elle qui met fin à toute démarche de recherche de vérité en ce sens qu'elle est l'aboutissement final et même le frein au doute. Il n'y a donc plus de doute à émettre pour susciter un quelconque débat dont l'objectif serait de creuser davantage pour accéder à une autre connaissance.

Et d'ailleurs, ce point de chute permet de faire la différence entre le doute de Descartes et celui des sceptiques. En effet, si les sceptiques doutent de la capacité de l'esprit humain à accéder à une quelconque vérité, pour Descartes, le doute n'est pas au départ et à l'arrivée dans le processus de recherche de la vérité, comme le stipulent les sceptiques. Pour ceux-ci, il faut douter pour douter, c'est-à-dire, remettre cause en permanence la possibilité, pour l'homme, de connaître. Contrairement à cette attitude Descartes soutient qu'il faut douter pour connaître. Le doute devient donc, pour Descartes, juste une attitude critique qui constitue une méthode de recherche semblable à une catharsis dont le but est de purifier l'esprit humain de tout élément perturbateur qui serait une source d'erreur. De cette façon, l'évidence ressort d'une démarche réflexive fondée sur une logique argumentative qui fait que par la preuve de la reconnaissance de sa pensée, s'impose à l'homme sa propre existence. C'est dans cette même veine que Pierre Wagner conçoit la réalité de l'évidence. Selon sa pensée, l'évidence n'est pas une entité intuitive conçue subjectivement dans l'immédiateté. Elle surgit d'un processus de réflexion guidé par une compréhension assise sur la preuve elle-même. Par conséquent, elle a un fondement logique

dans la mesure où le savoir évident a une « dimension logique » p.152 (Wagner Pierre, 2025, p.152).

De la même manière, l'évidence est au bout du processus animé par le doute méthodique. Ainsi, la place qu'occupe l'évidence chez Descartes est à la fin du processus méthodique élaboré qui supprime toute source d'erreur. Dans ce contexte, la première vérité à laquelle accède Descartes, parce qu'elle est évidente, c'est la reconnaissance de sa propre existence. Celle-ci est évidente parce qu'on ne peut penser sans l'existence du sujet pensant. En réalité, s'il ne la rejette pas à la fin c'est parce que cette évidence se situe à l'opposé du doute, mieux, elle dissipe le doute comme la lumière chasse l'obscurité.

Située, à la fin de la méthode cartésienne, cette première évidence permet de chasser définitivement le doute. Effectivement, pour Descartes qui fait du doute une méthode qu'il a expérimentée, il réalise que s'il y a une vérité qui résiste au doute, c'est celle du cogito :

Mais aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *je pense donc je suis*, était si ferme et si assurée, que toutes les extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. (R. Descartes, 1965., p.54)

À partir de ce résultat, le constat que le douteur ne peut ignorer sa propre existence, Descartes accède à la première évidence dont il ne peut douter ; et qui par conséquent résiste à toute remise en cause. Sur cette base, il peut fonder une règle générale : « je jugeai que je pouvais prendre, pour règle générale que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies. » (R. Descartes, 1965., p.55). De cette citation, il apparaît que pour Descartes, la vérité que révèle l'évidence devient indiscutable car elle résiste à toute remise en cause.

Il appert, de ce qui précède, que pour Descartes, cette évidence première devient le critère inébranlable de la vérité. De ce fait, il ne saurait chercher à rompre avec elle. Cette conception est opposée à la démarche bachelardienne qui voit en l'évidence un obstacle placé sur la voie de la quête de la vérité. C'est pour cette raison qu'il lui apparaît nécessaire de la dialectiser pour accéder à la vérité qui conduit au progrès scientifique.

4.2. La dialectisation de l'évidence première : condition d'accès à la vérité chez Bachelard

La rectification de l'évidence première induit la quête de vérité chez Bachelard. Pour lui, toute connaissance évidente reçue dans l'immédiateté est chargée d'éléments qui engendrent une erreur tant qu'elle n'est pas encore rectifiée :

Une connaissance objective immédiate, du fait même qu'elle est qualitative, est nécessairement fautive. Elle apporte une erreur à rectifier. Elle charge fatalement l'objet d'impressions subjectives ; il faudra donc en décharger la connaissance objective ; il faudra la psychanalyser. Une connaissance immédiate est dans son principe même subjective. En prenant la réalité comme son bien, elle donne des certitudes prématurées qui entravent, plutôt qu'elles ne la servent, la connaissance objective. (G. Bachelard, 2011, p. 251)

Il faut rejeter l'évidence pour accéder à la vérité. C'est pourquoi, il est important de la dépister afin de la rectifier pour progresser. Sans cette rectification par une dialectisation l'expérience première offrirait des pseudo-connaissances objectives pleines de superficialités. Une telle situation conduit inévitablement à des erreurs dans la mesure où la connaissance qui en découle ne comporte que des apparences. Au regard de cette conception, on peut noter que Descartes et Bachelard sont diamétralement opposés en ce sens que l'expérience qui fonde l'évidence chez Descartes et dont il en fait une source de connaissance n'est pas réceptive pour Bachelard. Un tel état d'esprit ne dénote pas un esprit scientifique chez Bachelard. On comprend pourquoi dans *le nouvel esprit scientifique*, il écrit ceci : « Rien de plus anticartésien que la lente modification spirituelle qu'imposent les approximations successives de l'expérience, surtout quand les approximations plus poussées révèlent des richesses organiques méconnues par l'information première. » (Bachelard, 2013, p146). Dans son discours, alors que Descartes propose de simplifier les choses par une division, Bachelard estime que la science doit s'intéresser aux réalités complexes « Les simples ne sont point la base définitive de la connaissance. » (Bachelard, 2013, p. 153).

Il ressort donc que, du point de vue de Bachelard, la connaissance scientifique transcende l'évidence première. C'est tout à fait logique que Bachelard affirme que rien n'est donné, mais plutôt tout se construit. En matière de connaissance scientifique tant les schémas que la réalité scientifique sont le produit d'une construction et non d'une évidence première fondée sur une quelconque clarté et une distinction. Cette connaissance organise tout, « elle hiérarchise les apparences ; elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir reconstruit ses schémas. » (Bachelard, 2013, p. 16). Le travail scientifique est donc minutieusement construit. C'est un travail de fourmi, fait de contrôle approfondi, de rectification permanent pour qu'à travers la dialectique enveloppante on accède à la vérité qui fait que le progrès de la connaissance scientifique soit une réalité. C'est la raison pour laquelle Bachelard prône un surrationalisme qui consiste tirer davantage sur la raison pour étendre la connaissance. C'est la dialectisation de l'évidence qui fait de la vérification une nécessité : « Le monde scientifique est donc notre vérification. Au-dessus du sujet, au-delà de l'objet immédiat,

la science moderne se fonde sur le projet. » (Bachelard, 2013, p. 15). Cette vérification peut donner l'assurance d'un accès à la vérité et au progrès scientifique.

5. Conclusion

Ce travail est une étude comparative qui a mis en lumière les différentes conceptions de Descartes et Bachelard sur l'expérience de l'évidence première. Notre analyse nous a permis de réaliser la place qu'occupe l'évidence dans le processus d'élaboration de connaissance chez chacun d'eux. Les différentes positions mettent en relief la place et le rôle de celle-ci.

Au total, il ressort que les deux auteurs sont opposés. En effet, il apparaît que chez Descartes la démarche méthodique met en avant le doute. En clair, Descartes part du doute pour accéder à l'évidence comme vérité indubitable. Ainsi, l'évidence devient la première source de révélation de la vérité à travers l'expérience du *cogito*. Dès lors, on comprend que l'évidence est à la fin du processus de la recherche de vérité, d'où le fait que l'évidence confirme la vérité. C'est pourquoi il faut la conserver parce qu'elle est assise sur la certitude née de la clarté et la distinction qui la caractérisent.

Contrairement à Descartes, pour Bachelard l'expérience première et l'évidence qui en découle est un obstacle épistémologique, ce qui rend inévitable sa dialectisation car sans cela elle induit en erreur. De ce fait, on note qu'avec Bachelard l'évidence est au début du processus en tant qu'un frein qui entraverait la quête de la vérité. D'où l'intérêt de sa destruction. Cette méfiance envers l'évidence que prône Bachelard appelle à la prudence dans la mesure où toute connaissance évidente et immédiate est chargée d'erreurs. Et dans *Le nouvel esprit scientifique* Bachelard ne cache pas son opposition à Descartes : « Désormais toute l'intuition procédera d'un choix ; il y aura donc une sorte d'ambiguïté essentielle à la base de la description scientifique et le caractère immédiat de l'évidence cartésienne sera troublé. » (Bachelard, 2013, p146). Bachelard part de l'évidence qu'il faut rectifier et dialectiser pour accéder à la vérité. Il apparaît donc clairement que concernant la place et le rôle de l'évidence première dans le processus de connaissance les points de vue de Descartes et Bachelard sont opposés.

REFERENCES

- [1] -Bachelard Gaston, La formation de l'esprit scientifique, Paris, Vrin, 2011, 256 p
- [2] -Bachelard Gaston, Le nouvel esprit scientifique, Paris, P.U.F., 2013, 183 p
- [3] -Descartes René, Discours de la méthode, Paris, Garnier Flammarion, 1965, 252 p
- [4] -Dupréel Eugène, De la nécessité, *Archives de la Société belge de philosophie*, 1928, 40 p
- [5] -Huisman Denis et Verges André, histoire des philosophes illustrée par les textes, Paris, Nathan, 2010, 432 p
- [6] -Huisman Denis, Discours de la méthode, Présentation et commentaires, Collection Les intégrales de Philo, Paris, Editions Nathan, 1981, 110 p.
- [7] -Lalande André, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F., 2016, 1323.p
- [8] -PARIENTE Jean-Claude , Le vocabulaire de Bachelard, Paris, Ellipses, 2016, 61 p
- [9] -Russell Bertrand, Problèmes de philosophie, Paris, Payot, 1989, 194 p
- [10] -Wagner Pierre, Logique et épistémologie, Paris, Vrin, 2025, 452 p